

Le silence. Un apprentissage méthodologique pour ouvrir les voies du terrain et y demeurer

Karine St-Denis, Ph. D.

Université du Québec en Outaouais, Québec, Canada

Résumé

Le silence n'est pas une absence de communication. Le silence dit nos deuils et nos doutes. Il dit aussi la frontière entre nous et les autres, entre ce qui peut être dit publiquement et ce qui doit être tu. Rarement abordé dans les ouvrages méthodologiques, l'apprentissage du silence est pourtant d'un conseil aussi important que l'apprentissage de la langue. Sous format de témoignage et illustré par nos expériences de recherche auprès des intervenants d'urgence, cette contribution sera orientée par trois conseils méthodologiques : apprendre l'usage social du silence pour saisir sa place sur le terrain, écouter et respecter les silences pour accéder aux compréhensions et, finalement, dire et se taire pour respecter nos responsabilités de chercheur.

Mots clés

SILENCE, TERRAIN, ANTHROPOLOGIE, POMPIERS, QUÉBEC

Très peu de chercheurs ont pris le temps
et considéré comme un impératif
de se familiariser suffisamment
avec les langages indigènes
pour comprendre directement de quoi parlent
les populations qu'ils étudient,
ce qu'elles pensent et ce qu'elles font.
(Franz Boas, 28 décembre 1909/2017, pp. 88-89).

Introduction

Apprenez la langue locale. Tel est le conseil abondamment transmis aux jeunes anthropologues en préparation de leur premier terrain ethnographique. Le partage de la langue locale ouvrirait les voies du terrain. Certains, dont Franz Boas, un des pères de l'anthropologie américaine, ira jusqu'à dire que saisir la langue est indissociable d'une réelle compréhension des pratiques et croyances sociales. De l'autre côté de l'Atlantique, Bronislaw Malinowski, fondateur de l'anthropologie anglaise, en ira du même conseil méthodologique : il apprit le kiriwinien, langue de l'archipel trobriandais de Nouvelle-

RECHERCHES QUALITATIVES – Hors-série « Les Actes » – numéro 30 – pp. 156-169.

L'ACCÈS AU TERRAIN DE RECHERCHE : NÉGOCIATION, IMMERSION ET SORTIE

ISBN 978-2-925374-29-9- <http://www.recherche-qualitative.qc.ca/revue/>

© 2025 Association pour la recherche qualitative

Guinée. La langue locale fut pour lui un instrument d'enquête pour accéder au terrain et pour éviter les écueils inévitables de la traduction (Malinowski, 1922/2001).

Par contre, une langue ne peut s'apprendre sans son rythme, sans les mots entrecoupés de silences. Une langue ne peut s'acquérir sans saisir ses lieux de prises de parole et ses lieux de silence; on doit apprendre à dire ce qui se dit et à taire ce qui se doit d'être tue. Le silence, au même titre que la langue, est donc une pratique sociale apprise (Goffman 1959/2001; LeBreton 1997; Scott 2018). En ce sens,

Le silence social n'est pas simplement l'absence de communication. [...] il peut augmenter la demande éthique que les anthropologues engagent avec lui, même si nos conclusions ne peuvent pas le sonder profondément, qu'on ne peut l'écrire ou même représenter les silences que nous rencontrons¹ [traduction libre] (Dragojlovic & Samuels, 2021, p. 418).

Le silence est protéiforme. Il pourra dire notre rupture de l'interaction (Goffman 1959/2001). Il dira aussi ce sentiment d'être confronté au vide, à un événement qui ne sait plus se dire (Bensa & Fassin, 2006; Hoffman 2020). Comme nous le verrons ici, le silence peut aussi dire la confiance mutuelle et le respect des frontières entre ce qui se dit et ce qui doit être tu.

À partir de nos expériences de recherche auprès des policiers et des pompiers du Québec, nous illustrerons comment des silences ont été vécus lors de nos terrains ethnographiques et ont, graduellement, été saisis comme des apprentissages méthodologiques tout aussi importants que l'apprentissage de la langue. Notre objectif ne sera pas de mener une clarification conceptuelle du silence; bien que des éléments de définition seront présentés tout au long de nos propos. Notre objectif sera plutôt de montrer en quoi nos expériences des silences ont pris, avec les années, signification dans nos pratiques de recherche. Notre contribution sera organisée selon trois de nos apprentissages, que nous aurions, en début de carrière, aimé recevoir comme conseils méthodologiques soit : apprendre l'usage social du silence pour saisir notre place sur le terrain, écouter et respecter les silences pour accéder aux compréhensions et, finalement, respecter les silences et dire nos responsabilités ethnographiques.

En plus de 20 ans de recherche terrain, ai-je appris à me taire? Certes, je me suis tu et plus d'une fois. Lors de mes premiers terrains, on m'a rapidement expliqué que ce sont les officiers qui prennent la parole et qu'il est respectueux de se taire en leur présence. Parler c'est rompre les rangs. Un silence social qui est vite maîtrisé par les subalternes et d'autant plus par la chercheuse invitée à qui on fait privilège de prendre place parmi le rang. Le silence donne donc accès au lieu du terrain, à l'observation des acteurs et des pratiques qui s'y jouent. Se taire, permet d'y être, comme spectateur. Sur la durée, se taire permet aussi d'observer les frontières entre ce qui relève du sens commun et qui se montre facilement à tous, et ce qui est réservé, privé. C'est bien cette frontière que le chercheur doit pénétrer pour parvenir à une compréhension dense

(Geertz, 1973/1998). En entrevue, négocier cette frontière est délicat. Comme nous le verrons, négocier ces zones d'incertitudes demande écoute et vigilance (St-Denis & Richard, 2021). Le silence ouvre donc des voies d'accès au terrain : il permet d'y être et, avec patience et durée, le silence permettra de comprendre ce qui s'y passe.

Apprendre l'usage social du silence pour saisir sa place sur le terrain

Les intervenants d'urgence – policiers, paramédics et pompiers – aiment mettre en récits et raconter leurs interventions. Ces mises en récits leur permettent de nommer, de reconnaître, les collègues présents et les gestes qui ont menés à la réussite de l'intervention. En racontant ces récits, les intervenants guident leurs collègues dans les signes à percevoir dans les fumées, les structures, les mouvements et paroles des citoyens. Ils aiguisent ainsi mutuellement leurs regards et apprennent des décisions de leurs confrères (McCarl, 1985; St-Denis, 2020). Ces récits mettent en scène un *habitus* (Desmond, 2007), une *metis* (Pudal, 2016), une identité professionnelle (St-Denis, 2020). Il est donc normal, même rassurant, d'entendre se répéter ces mises en récits au poste et à la caserne. Rejoués à l'identique, ces récits sont inscrits dans la banalité quotidienne et, entre les appels, chacun y connaît son rôle et attendra le bon moment pour y redire la même réplique et y rire de la même boutade. Ainsi en va de la banalité rassurante de ces mises en récits d'interventions. Pour les intervenants, ces mises en récits sont un « monde familier, que chacun peut, et devrait, reconnaître, et à l'intérieur duquel chacun se tient, ou devrait se tenir, sur ces propres pieds » (Geertz, 1975/2002, p. 116).

L'humour, et parfois même l'humour noir, sera la voie socialement privilégiée pour raconter les interventions (Desmond 2007; Pudal, 2016; St-Denis, 2013; Tangherlini, 2000). Les exemples foisonnent dans mes verbatim d'entrevues. Au nombre de ces exemples, une intervention pour accident de la route où le fils du chef, conducteur et seul passager du véhicule, se retrouve légèrement blessé mais coincé dans le véhicule de son père. Les pompiers raconteront avec grand plaisir, surtout en présence du chef, cette intervention mémorable où ils ont découpé aux pinces de désincarcération la voiture de leur patron pour en extirper le jeune homme qui, contrairement à la voiture, s'en est sorti avec quelques points de suture. Tout y est matière à boutade : de la belle voiture flambant neuve, au regard du fils qui voit arriver son père sur l'intervention, au bruit des pinces de désincarcération qui peinent à camoufler, comme les sons ajoutés à la télévision, tous les sacres prononcés par le père qui dirige l'intervention.

Il semble ici paradoxal de dresser un tel portrait de l'importance de la mise en récits des interventions dans un texte sur le silence. Pourtant, le silence joue un rôle indispensable dans ces récits. Les tours de parole y sont parfaitement mis en scène et disent beaucoup sur les grades et les rôles socialement convenus de chacun. Un chercheur néophyte y apprend rapidement à tenir son rôle puisqu'« une infraction des règles implicites de la conversation dans un contexte donnée provoque la gêne » (Le

Breton, 1997, p. 31). Le chercheur y apprendra aussi rapidement à observer le langage non-verbal de ceux qui se prêtent au jeu de l'écoute de ces récits très souvent déjà connus et parfaitement maîtrisés par le public. En retenir les noms des protagonistes et les points saillants sera, comme dans toute tradition orale, synonyme d'en être.

Certaines interventions ne seront simplement pas discutées – ni discutables – et les raisons de ce silence devront ici être reconnues et respectées par le chercheur. Comme l'affirme Le Breton,

L'abîme ne sépare pas seulement celui qui l'a tragiquement vécu, de l'absolu d'horreur de l'événement qu'aucune signification ne saurait combler, elle coupe aussi radicalement celui qui en a une connaissance détachée et celui qui a vécu l'ignoble dans sa chair et manque à trouver les mots pour témoigner (1997, pp. 112-113).

Kidron abonde dans le même sens lorsqu'elle affirme que « Les formes silencieuses de communication, l'intersubjectivité et la mémoire incorporée [*embodied*] résiste à la prise de parole »² [traduction libre] (Kidron, 2021, p. 457).

Aucune blague n'aurait été possible sur l'accident de voiture du fils du chef en cas de blessures majeures, pire de décès, de ce jeune homme. Chez les intervenants d'urgence, les décès d'intervenants en fonction et les interventions impliquant des citoyens gravement blessés ou décédés résistent souvent à la prise de parole. Il y a, en ces domaines, des abîmes indicibles que seul le silence peut exprimer. Tout ne se raconte pas. Comme l'affirme Le Breton : « La volonté de témoignage sur l'horreur confronte au mutisme » (1997, p. 112). En effet, comment dire l'horreur de ce qui ne devrait jamais advenir? Comment ne pas provoquer la peur et le dégoût chez les membres de sa famille, les recrues, les citoyens en racontant ce qui a été vu et ressenti lors de la confrontation à l'indicible? Ce mutisme, ce refus de raconter l'indicible, est bien connu en psychologie et est même un des mécanismes de défense commun observés lors des traitements cliniques de l'état de stress post-traumatique chez les intervenants d'urgence (Bryant, 2021).

Ici l'anthropologue ne fait pas exception. Tant qu'il demeurera étranger aux horeurs des interventions, on ne lui dira mot de ce qui pourrait le blesser. Le silence est volontaire et protecteur : il dit la frontière entre ce qui est nôtre et ce qui nous est extérieur. Sur ce point, les propos d'Olivier de Sardan (2008) sur la modification des comportements sont fort éclairants. Certes, certains comportements seront modifiés par la présence du chercheur et sur ce point, il relève du choix du chercheur de l'accepter ou de tenter d'y remédier. Avec la durée et le partage d'interventions humainement difficiles, certains abîmes seront franchis et la parole sera parfois déliée devant le chercheur (Sorignet & Pudal, 2016). Certains concluraient que son intégration sur le terrain sera alors réussie. Mais comme le rappelle à juste titre Olivier de Sardan « Elle

[son intégration] ne le dispense pas pour autant d'observer les effets que sa présence induit, y compris la forme « d'intégration » qui lui est affectée » (2008, p. 93).

Outre les récits d'intervenants d'urgence, dès mon premier terrain, lors de mes études de maîtrise en anthropologie (2003), d'autres récits, mais surtout d'autres silences, avaient tout autant questionné mon insertion sur le terrain, le rôle que je souhaitais y tenir, mais aussi mes responsabilités de chercheuse. Mes travaux de maîtrise ont porté sur la prévention de la criminalité envers les personnes vivant en situation de handicap moteur ou sensoriel; un sujet doublement tabou dont on dit collectivement encore très peu aujourd'hui. Certaines personnes en situation de handicap me confiaient des agressions subies ou rapportées par des proches. Certaines me confiaient même comment leur dépendance pour leurs soins de base les rendaient vulnérables et leurs craintes de se retrouver sans service ou de subir des violences accrues en cas de dénonciation. De leur côté, des policiers me confiaient certaines de leurs craintes envers leurs capacités à bien répondre aux besoins de ces clientèles. Et ici, toutes les subtilités des récits racontés à demi-mots, advenus aux amis et aux collègues, mais rarement à soi-même, les silences qui sont franchis parfois entièrement jusqu'à la plainte criminelle, parfois sous le couvert de la confidentialité des données scientifiques. Que devais-je en dire? Quels sont mes devoirs légaux devant des confidences d'abus? Dois-je dénoncer ce que j'entends sous le couvert de la confidentialité? Que devais-je dire des craintes des policiers? Certaines actions préventives et de relations auprès des communautés ont été menées par les policiers et des enquêtes policières furent ouvertes. Rien n'en est dit dans mon mémoire et rien n'en sera dit ici. En cette matière, le silence est protecteur du lien de confiance tout autant que de la sécurité de celles et ceux qui ont eu le courage de briser le silence.

Écouter et respecter les silences pour accéder aux compréhensions

Entendre et écouter les récits et les silences sur la durée du terrain demandent un investissement du chercheur. Cet investissement se vit dans l'interaction des entrevues de recherche et des discussions informelles. Il se vit, se remémore et se ressent lors de l'écoute et de la retranscription des données, de la relecture des notes d'observation, de l'analyse des récits et lors de la diffusion des résultats. Notons que cet engagement pourrait marquer le chercheur et ce, d'autant plus si son terrain l'a mené à interagir avec des participants aux vécus souffrants (St-Denis & Richard, 2021). Mais notons surtout que cet engagement envers l'autre, envers nos participants de recherche, s'apprend, comme on peut apprendre une langue et une technique de collecte de données. Retraçons quelques-uns de nos apprentissages.

Premièrement, l'anthropologue doit apprendre que ses savoirs sont toujours partiels, du registre du plausible et non de la vérité positive (Olivier de Sardan, 2008), que, comme tout effort de compréhension, ils sont que des « accord sur la chose »

(Gadamer, 2001, p. 74). L'anthropologue se doit donc d'être humble et patient dans sa quête de savoirs. Comme le rappelle Geertz :

L'astuce n'est pas d'entrer en quelque interne correspondance d'esprits avec vos informateurs. Préférant, comme le reste d'entre nous, appeler leur âme leur bien propre, ils ne vont pas de toute façon montrer trop d'enthousiasme pour un tel effort. L'astuce est d'arriver à comprendre ce que diable ils pensent être en train de faire (1974/2002, p. 74).

Seule cette posture d'humilité permet l'écoute et le respect des silences. En ce sens, et comme Charmaz l'affirme : « [...] un entretien reflète ce que les chercheurs et les participants y apportent, leurs impressions durant celui-ci, et la relation qu'ils y construisent »³ [traduction libre] (2014, p. 71). Sur ce point, la recherche qualitative se distingue d'approches se définissant comme objectivantes. En recherche qualitative, le chercheur souhaite une interaction directe avec ses participants. L'entrevue et l'observation ne sont pas uniquement une collecte de données, elles sont une interaction, un moment d'échange entre chercheurs et participants.

Deuxièmement, la différence de posture méthodologique augmente la responsabilité du chercheur, et ce fut là un nouvel apprentissage. Comme le résume Charmaz, « Les chercheurs apprennent quand et comment approfondir et explorer avec doigté lorsqu'ils deviennent sensibles aux préoccupations et aux vulnérabilités de leurs participants »⁴ [traduction libre] (2014, p. 71). Il m'a fallu apprendre à écouter les divers signes de vulnérabilités – les hésitations, les répétitions, les silences etc. – et également apprendre à les manœuvrer non pas selon mes attentes de chercheuse mais bien selon les pratiques de présentation de soi de mes participants. En effet, et comme le pose Goffman : « En tant qu'acteurs, les individus cherchent à entretenir l'impression selon laquelle ils vivent conformément aux nombreuses normes qui servent à les évaluer, eux-mêmes et leurs produits » (1959/2001, p. 237). Naviguez aux frontières de la fragilisation de l'image de soi est périlleux (St-Denis & Richard, 2021) et il nous a été plus d'une fois préférable de mettre fin à un enregistrement, voire à des entrevues, afin de recentrer la discussion sur des propos moins réactifs. Ce doigté s'acquiert avec la connaissance des pratiques de la communauté étudiée. Mais nous aurions apprécié savoir, dès nos premières entrevues, que la qualité de l'interaction, incluant l'écoute et l'usage des silences, permet de prendre le temps d'observer ce que nous produisons chez l'autre, par notre présence et par nos questions. L'entrevue est trop souvent réduite à un outil de collecte de données. Sa richesse ne tient pas dans une grille de questions : sa richesse est dans l'interaction. Apprendre à se taire et à écouter autrui dans ses paroles, ses silences et son non-verbal s'est révélé un acquis majeur et ce d'autant plus lorsque les entrevues abordent des sujets délicats tels que les décès de citoyens par arme de service, la violence vécue, la souffrance humaine (St-Denis & Richard, 2021), les blessures morales (St-Denis et al., 2025) et des événements catastrophiques où l'humain

ne trouve plus le moyen de se dire (Bensa & Fassin, 2006; Hoffman 2020; St-Denis 2024c). Dans ces zones d'incertitudes et de dévoilements, l'interaction nécessite un réel engagement et une écoute mutuelle du chercheur et du participant.

Troisièmement, la durée du terrain ethnographique permet de dépasser le sens commun et d'accéder, graduellement, à un autre niveau de savoir : celui qui ne sait se dire. Comme nous l'avons énoncé plus-haut, certaines interventions ne seront pas discutées – ni discutables – elles sont transmises que par les silences. Comme ce fut le cas de l'analyse des discours sur l'Holocauste réalisées par Kidron (2021), « Nos résultats représentent deux formes distinctes de savoir, un historique (accessible verbalement par les survivants) et l'autre un savoir émotif incorporé [*embodied*] transmis par les formes silencieuses de l'interaction »⁵ [traduction libre] (Kidron, 2021, p. 453). La durée fait comprendre au chercheur qu'on lui sert communément, en début d'entrevues, des exemples d'interventions convenues, socialement acceptables, relevant des récits d'interventions partagés. Seul le temps lui permet de reconnaître ces récits, de les accueillir avec courtoisie, voire de les compléter pour montrer sa complicité aux participants. Par la suite, le chercheur se doit de parvenir, graduellement, à approfondir les propos des participants; il se doit de parvenir au-delà du sens commun, en fonction de ce que les participants veulent bien amener dans l'interaction. C'est ici que la présence du chercheur sur la durée favorisera son accès aux compréhensions réservées à l'interne. Comme nous le rappelle Olivier de Sardan « La présence de l'ethnologue sur la longue durée est évidemment le facteur principal qui réduit les perturbations induites par sa présence : on s'habitue à lui » (2008, p. 92). Et par cette habitude, la frontière entre ce qui peut être dit publiquement et ce qui doit être tu s'amenuise graduellement et la parole peut se révéler.

Par contre, certaines frontières du silence ont aussi été respectées. Nous n'avons jamais été invitée ni aux funérailles ni aux cérémonies destinées aux intervenants morts en fonction. Les groupes de support psychosocial destinés aux professionnels et animés par des pairs aidants nous sont impénétrables. On nous a offert maints récits de ces cérémonies et des pratiques de ces groupes de support. On nous a même demandé de contribuer à l'élaboration d'un outil de formation pour les pairs aidants, mais il y a des frontières qui méritent d'être conservées, des silences sociaux qu'il vaut mieux respecter et ne pas chercher à franchir. Rappelons-nous les propos de Geertz : « Préférant, comme le reste d'entre nous, appeler leur âme leur bien propre, ils ne vont pas de toute façon montrer trop d'enthousiasme pour un tel effort » (1974/2002, p. 74). Nous n'avons donc pas insisté pour accéder à ces moments intimes. Nous avons simplement respecté cette frontière et accepté que les intervenants d'urgence préfèrent vivre ces moments entre eux. Parfois, sans en être, nous avons trouvé des alternatives pour dire notre insertion sentimentale (Olivier de Sardan, 2008), pour dire notre empathie et notre respect envers les épreuves vécues par ceux qui, avec la durée, sont devenus nos amis (St-Denis, 2024a, 2024b). Ici notons que nous ne vivons pas ce retrait comme une lacune, comme un

manque d'insertion. Avoir une place, c'est, selon nous, savoir quand garder sa place. Reconnaître que certaines frontières n'ont pas à être franchies est, pour nous, une preuve d'intégration réussie mais d'autant plus une reconnaissance mutuelle de la relation humaine, empathique et respectueuse, que le chercheur se doit de bâtir et de conserver auprès de ses participants de recherche.

Dire et se taire pour respecter nos responsabilités ethnographiques

Devant ces silences sociaux, quelles sont les responsabilités du chercheur? Que devons-nous en dire? Et comment bien en dire? Accéder au terrain est une chose, y demeurer en est une autre. Garder sa place sur le terrain demande de prendre acte de nos responsabilités face à ce qui nous est raconté, de bien en dire et parfois de se taire. Comme l'affirme Kidron : « La parole met en danger les potentiels infinis du silence parce qu'inévitablement, de façon sélective et instrumentale elle restreint l'étendue et la profondeur de la représentation »⁶ [traduction libre] (2021, p. 457). Interpréter ces silences nous conduit donc au doute, à un devoir d'humilité, voire de réserve, afin de ne pas mésinterpréter les données (Olivier de Sardan, 2008). Mais ces silences sociaux sont porteurs de sens, ils disent les douleurs, les doutes et les limites interprétatives. Ainsi, autant l'apprentissage de la langue locale peut être la voie d'accès au terrain et à la compréhension des pratiques et croyances (Boas, 1909/2017), autant l'apprentissage des silences ouvre la voie à l'engagement responsable et durable envers les connaissances anthropologiques et envers les participants de recherche. Attardons-nous à cette portée épistémologique et éthique de l'apprentissage et de l'étude des silences.

La première responsabilité du chercheur qui souhaite s'intéresser aux silences en est une épistémologique, soit se rapportant à la valeur des savoirs disciplinaires développés sur ces silences. Le risque est grand de mésinterpréter des silences. Imaginons une situation : une équipe de pompiers sont assis silencieusement, quasi immobiles, dans un camion autopompe au retour d'un appel. Sont-ils épuisés et déçus, devant une troisième fausse alarme qui a détruit leur nuit de sommeil et celle de la chercheuse qu'ils ont invités en caserne pour « voir de l'action »? Reviennent-ils, épuisés et anxieux, d'un incendie majeur où un collègue blessé a été transporté à l'hôpital? Le risque est grand de mécomprendre ces silences, de les confondre, voire de leurs associer une inadéquation significative (Olivier de Sardan, 2008). Que veut dire le silence observé? Comme l'affirme Olivier de Sardan, il pourrait être difficile, devant ce qui semble, à première vue, la même équipe de pompiers silencieux, d'être fidèle « à l'univers de sens des acteurs locaux et difficile à respecter pour l'observateur étranger dès lors qu'il ne maîtrise pas les codes locaux » (2008, p. 277). Il ne suffit donc pas d'entendre un silence. Comme l'affirme Kidron, ce silence est un savoir émotif, il est vécu et incorporé [*embodied*] (2021, p. 453). Il faut donc physiquement vivre la crainte pour la vie d'un collègue, d'un ami, pour comprendre le silence partagé. Il faut aussi

physiquement ressentir la fatigue des nuits entrecoupées d'appels infondés, pour comprendre le silence partagé.

Mais comment savoir si nous avons atteint un savoir vécu, incorporé? Comment savoir si nous mésinterprétons les faits entendus et observés? Certes, et comme nous l'avons énoncé en début de contribution, nos savoirs ne sont qu'un « accord sur la chose » (Gadamer, 2001, p. 74), ils sont – et ne peuvent qu'être – que des approximations; ils relèvent de la plausibilité et non de la vérité positive (Olivier de Sardan, 2008). Lorsque la parole se tait, cette zone d'incertitude interprétative se creuse et les risques de mésinterprétations sont profonds et pourraient invalider nos descriptions, nos analyses, nos savoirs. La durée pourrait aussi permettre un partage de « ce que diable ils pensent être en train de faire » (Geertz, 1974/2002, p. 74). Pour notre part, outre la durée, nous avons agi avec grande prudence en validant notre compréhension auprès de nos informateurs-clés, voire même en évitant l'analyse de certains de ces silences.

La deuxième responsabilité du chercheur est de comprendre que le risque de mésinterprétation n'est pas uniquement épistémologique. Certes, mal dire peut réduire la validité scientifique de nos descriptions et de nos analyses. Mais, mal dire peut tout autant impacter la relation de confiance, envers nos participants de recherche. Dès lors, comment l'anthropologue peut-il prendre parole sur ces silences? Nous revenons ici au dilemme éthique qui fut nôtre dès notre recherche de maîtrise : en matière d'abus, ne rien dire est illégal et immoral mais trop en dire pourrait nuire aux processus de justice et de recherche. Il en va de même pour les doutes, les souffrances morales, les émotions qui se révèlent par le silence. En dire en va de la visée descriptive du chercheur qualitatif, mais trop en dire pourrait briser ce silence qui est significatif, voire primordial, socialement pour ceux qui le partagent. Il en va de la responsabilité du chercheur qualitatif pendant son terrain tout autant que lors de la diffusion des savoirs, de porter écoute et respect de ce qui ne sait se dire.

Je me suis aussi faite porte-parole de réalités qu'il vaut mieux confier à un interlocuteur scientifique qui pourra dire, publier, faire savoir, sans nommer ceux qui ont franchi les frontières et osé parler. Le chercheur qualitatif a ici un grand pouvoir. On lui confie des vécus qui volontairement ou non, sont invisibles, méconnus, socialement tus. Que faire de ces récits de violences subies, de lacunes décisionnelles et des doutes des intervenants en qui, collectivement, nous plaçons notre confiance? Bien que nous soyons davantage dans la diffusion des résultats, il faut saisir qu'une erreur, qu'un silence mal négocié, pourrait détruire le lien de confiance nécessaire au retour du chercheur sur son terrain mais, tout autant, aux accès de ses résultats sur le terrain. Nos données ne sont pas neutres : nos participants et collaborateurs y reconnaissent leurs noms, implications et prises de paroles. L'accès au terrain est donc aussi à penser sous l'angle de l'accès à nos résultats de recherche.

Finalement, une autre responsabilité, cette fois éthique, devra être portée par le chercheur interpellé par les silences. En apprenant à écouter les silences, il apprendra à apprécier ces moments où rien n'a besoin d'être dit pour se comprendre. L'anthropologue franchira des frontières rarement affirmées en recherche : celles de l'amitié entre chercheurs et participants de recherche (Maranda 2010; St-Denis 2024a, 2024b). C'est par cette amitié, bien plus que par son rôle scientifique, que le chercheur qualitatif saisit toute l'importance de l'interaction qui se crée par l'échange de paroles et de silences. Par cette amitié, le chercheur, en vient à partager cette responsabilité de dire – mais aussi de taire – ce qui est culturellement significatif pour la communauté étudiée. Par ces amitiés, le chercheur sait qu'il joue la confiance qu'on lui a octroyée à chacune de ses prises de paroles.

Conclusion

À partir de notre parcours de recherche auprès des policiers, pompiers et paramédics, nous avons voulu montrer que, certes, il est de bon conseil d'apprendre la langue locale, mais, pour notre part, apprendre l'usage des silences sociaux fut d'autant plus bénéfique. Que ce soit lors d'entrevues ou d'observations participantes, il est souhaitable de se rappeler que le terrain ethnographique n'est pas qu'un moment de collecte de données. Il est avant tout un échange, une interaction. Cette interaction se vivra plus clairement en partageant la langue locale et c'est bien ce que nous retrouvons déjà chez Boas (1909/2017) et chez Malinowski (1922/2001). Mais cette interaction se vit également à un autre niveau, un niveau émotif incorporé [*embodied*] qui se dit, notamment, dans le silence (Kidron, 2021). En plus des risques de mésinterprétations qui leurs sont inhérents, ces silences rendent le chercheur responsable de ce qu'il dira tout autant que de ce qu'il terra.

Apprenez la langue locale; cette langue vous mènera à une meilleure compréhension de ce que vos participants et leur communauté : « pensent être en train de faire » (Geertz, 1974/2002, p. 74). Mais apprenez surtout à apprécier les silences lors des entrevues de recherche. Ce sont ces silences qui vous permettront d'observer le non-verbal de vos participants ainsi que les impacts de votre présence et de vos questions. Apprenez aussi à apprécier les silences sociaux qu'on partagera avec vous. Ces silences disent parfois beaucoup plus que la parole : ils disent la limite de notre connaissance, la limite de ce que nous savons dire de nos doutes, de nos souffrances, de nos traumatismes. Ces silences sont des moments où nous n'avons plus à nous dire : nous nous sommes compris sans parole.

Voilà où nous a personnellement menée le silence : à la complexité de la relation humaine en terrain ethnographique. Le silence nous a aussi menée à ce qui est rarement énoncé dans les ouvrages de méthodologie : aux doutes épistémologiques et éthiques face à ce que, à titre de chercheurs, nous pensons « être en train de faire » (Geertz, 1974/2002, p. 74). Ce silence des chercheurs dit nos doutes et nos responsabilités non

pas uniquement envers des données de recherche, mais bien envers des personnes, des amis, avec qui nous avons échangés, partagés, paroles et silences. Si, comme nous rappelle Charmaz, « un entretien reflète ce que les chercheurs et les participants y apportent, leurs impressions durant celui-ci, et la relation qu'ils y construisent »⁷ [traduction libre] (2014, p. 71) et que ces personnes, ces amis, nous ont offert leurs silences, nous ne pouvons, qu'au mieux, tenter de leurs dire l'étendue et la profondeur des nôtres.

Notes

¹ « *Social silence is not merely the absence of communication.[...] it may increase the ethical demand that anthropologists engage with it, even if our conclusions may be to not probe further and to not write about or otherwise represent the silences we encounter* » (Dragojlovic & Samuels, 2021, p. 418).

² « *Silent forms of communication, intersubjectivity and embodied memory resist voice* » (Kidron, 2021, p. 458).

³ « [...] *an interview reflects what interviewers and participants bring to the interview, impressions during it and the relationship constructed through it* » (Charmaz, 2014, p. 71).

⁴ « *Interviewers learn how deep to go and when to explore a point further with probes as they become sensitive to their participants' concerns and vulnerabilities* » (Charmaz, 2014, p. 71).

⁵ « *The above accounts depict two distinct forms of knowledge, one historical (accessed verbally from survivors) and the other emotive embodied knowing transmitted in silent forms or interaction during formative years of childhood [...]* » (Kidron, 2021, p. 453).

⁶ « *Voice endangers the endless potentialities of silence as it inevitably, selectively and instrumentally narrows the breadth and depth of representation [...]* » (Kidron, 2021, p. 457).

⁷ « [...] *an interview reflects what interviewers and participants bring to the interview, impressions during it and the relationship constructed through it* » (Charmaz, 2014, p. 71).

Références

- Bensa, A., & Fassin, D. (2006). Les sciences sociales face à l'événement. Dans A. Bensa (Éds), *La fin de l'exotisme. Essais d'anthropologie critique* (pp. 171-195). Anacharsis.
- Boas, F. (2017). Quelques aspects philologiques de la recherche anthropologique. Exposé présenté à l'assemblée conjointe de l'Association américaine d'anthropologie, de l'Institut archéologiques américain et de l'Association de philologie américaine. Dans F. Boas (Éd.), *Anthropologie amérindienne* (pp. 85-95). Champs Classiques. (Ouvrage original publié en 1909).

- Bryant, R. A. (2021). *Treating PTSD in first responders. A guide for serving those who serve*. American Psychological Association.
- Charmaz, K. (2014). *Constructing grounded theory* (2^e éd.). Sage Publications.
- Desmond, M. (2007). *On the fireline. Living and dying with wildland firefighters*. University of Chicago Press.
- Dragojlovic, A., & Samuels, A. (2021). Tracing silences: Towards an anthropology of the unspoken and unspeakable. *History and Anthropology*, 32(4), 417-425.
- Gadamer, H. G., (2001). Du cercle de la compréhension. Dans H. G. Gadamer (Éd.), *La philosophie herméneutique* (pp. 73-83). Presses universitaires de France. (Ouvrage original publié en 1968).
- Geertz, C. (1998). La description dense [trad. A. Mary]. *Enquête*, (6), 73-105. (Ouvrage original publié en 1973).
- Geertz, C. (2002). “Du point de vue de l’indigène” : l’anthropologue comme auteur. Dans C. Geertz (Éd.), *Savoir local. Savoir global. Les lieux du savoir* (pp. 71-90). Presses universitaires de France. (Ouvrage original publié en 1974).
- Geertz, C. (2002). Le sens commun en tant que système culturel. Dans C. Geertz (Éd.) *Savoir local. Savoir global. Les lieux du savoir* (pp. 93-118). Presses universitaires de France. (Ouvrage original publié en 1975).
- Goffman, E. (2001). *La mise en scène de la vie quotidienne : la présentation de soi*. Éditions de Minuit. (Ouvrage original publié en 1959).
- Hoffman, S. M. (2020). “The worst of times, the best of times”. Toward a model of cultural response to disaster. Dans S. Oliver-Smith, & S. Hoffman (Éds), *The angry earth. Disaster in anthropological perspective* (pp. 141-161). Routledge.
- Kidron, C. A. (2021). Emancipatory voice and the recursivity of authentic silence: Holocaust descendant accounts of the dialectic between silence and voice. *History and Anthropology*, 32(4), 442-461.
- Le Breton, D. (1997). *Du silence*. Éditions Métailié.
- Malinowski, B. (2001). *Les argonautes du Pacifique occidental*. Gallimard. (Ouvrage original publié en 1922).
- Maranda, P. (2010). *Ces Lau que j’ai tant aimés. Un Québécois dans les îles du Pacifique-Sud*. Nouvelle Optique.
- McCarl, R. (1985). *The district of Columbia fire fighters’ project. A case study in occupational folklore*. Smithsonian Institution Press.
- Olivier de Sardan, J.-P. (2008). *La rigueur du qualitatif. Les contraintes empiriques de l’interprétation socio-anthropologique*. Bruylant-Academia.
- Pudal, R. (2016). *Retour de flammes. Les pompiers, des héros fatigués?* La Découverte.

- Scott, S. (2018). A sociology of nothing: Understanding the unmarked. *Sociology*, 52(1), 3-19.
- Sorignet, P., & Pudal, R. (2016). L'usage de la très longue durée dans le "raisonnement ethnographique". Analyses comparées d'enquêtes en immersion chez les danseurs et les pompiers. *Cahiers de recherche sociologique*, (61), 27-52.
- St-Denis, K. (2013). Entre reconnaissance sociale et cohérence personnelle. Management des émotions chez les pompiers du Québec. *Reflets : revue d'intervention sociale et communautaire*, 19(2), 142-161.
- St-Denis, K. (2020). Voir l'urgence. Le regard expert des pompiers et paramédics du Québec. *Revue d'anthropologie des connaissances*, 14(3). <https://doi.org/10.4000/rac.10451>
- St-Denis, K. (2024a). Éloignement, écriture et amitié. Récit d'expérience de terrains ethnographiques locaux auprès des intervenants d'urgence du Québec. Dans B. Fontaine (Éd.), *Le Terrain (proche de) chez-soi*. Bruylant-Academia. <https://doi.org/10.58079/1893>
- St-Denis, K. (2024b). La "consonance dans l'échange": l'amitié en terrain ethnographique. *Recherches qualitatives, Hors-série « Les actes »*, (29), 46-60.
- St-Denis, K. (2024c). L'anthropologie des catastrophes : vers un futur événementiel? *Nouvelles perspectives en sciences sociales NPSS*, 19(2), 113-132.
- St-Denis, K., & Richard, S. (2021). L'entretien en tant qu'interaction : qu'en est-il du chercheur? *Enjeux et société : Approches transdisciplinaires*, 8(1), 62-83.
- St-Denis, K., Sansoucy, A., Leroux, C., & Levo Binda Mvumbi N. (2025). Qu'est-ce qu'une blessure morale? Une étude de portée réalisée sur la littérature militaire. *Perspectives*, (26), 18-27.
- Tangherlini, T. R. (2000). Heroes and lies: Storytelling tactics among paramedics. *Folklore*, 111(1), 43-66.
- Weller, R. P. (2021). Respecting silence: Longing, rhythm, and Chinese temples in an age of bulldozers. *History and Anthropology*, 32(4), 481-497.

Pour citer cet article :

St-Denis, K. (2025). Le silence. Un apprentissage méthodologique pour ouvrir les voies du terrain et y demeurer. *Recherches qualitatives, Hors-série « Les Actes »*, (30), 156-169.

Karine St-Denis est anthropologue (M.A.) et philosophe (Ph. D.) de formation. Elle est professeure associée au département de sciences infirmières à l'Université du Québec en Outaouais (UQO) et professeure associée au centre urbanisation culture et société de l'Institut

national de recherche scientifique (INRS). Elle cumule plus de 20 ans d'expérience en recherche auprès des intervenants d'urgence : pompiers, policiers et paramédics. Ses travaux portent sur la prise de décision d'urgence, la professionnalisation, les blessures morales et l'anthropologie des catastrophes. Elle privilégie la méthode ethnographique, une méthode qui l'a amenée à réfléchir aux amitiés qui se développent par la durée tout autant qu'à la responsabilité du chercheur envers les confidences et les silences.

Pour joindre l'autrice :
karine.st-denis@uqo.ca